le reflets de la vie moderne périodique mensuel n° 18 P.7,50F.F.

EURO CINEMA

CANNES érotique

ELLES ONT LE DIABLE DANS LA PEAU...

Joelle Cœur dans le, film «Les démoniaques»

UNE CASCADE D'EMOTIONS DE GAGS A COUPER LE SOUFFLE DANS PANORAMA BLEU

ALICE SAPRITCH: TOUT SUR UNE «FUHREUR» EN FOLIE

JEUX D'EAU, D'AMOUR ET D'ÉTÉ AVEC «LES MAITRESSE EN VACANCES»

PASOLINI ON RÊVES ÉROTIQUES DES «MILLE ET UNE NUIT»

EUROCINÉMA N°18

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

Directeur de la Publication
GEORGES LEONARD
Editions et Publications
DU SENART
Rédaction et Administration
13 Avenue de la République
91000 EVRY – Tel. 497.06.17.
Rédacteur en Chef
Georges HEMERET
Secrétaires de Rédaction
Henri RODE
Jeanine FREYDEFONT
Rédacteurs et Correspondants
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Fernand BRUN
Bartolo MIANI
Jacques BAROCHE
Javier DURAN
Tina MORELLI
Françoise APPEL
Distribution N.M.P.P.

SOMMAIRE

	Page
Flashes cinéma	2
A BIGGER SPLASH»	8
Amarcord de Fellini	10
«Les Déchaines» sont prêtes a tout	16
ZARDOZ	18
ONCE ou la splendeur des corps.	24
Autour de Verdict avec SOPHIA LOREN	28
Des filles expertent de Malesort	34
«La dernière corvée» à Cannes avec JACK NICHOLSON	36
«Les démoniaques» de Jean Rollin	40
SWETT MOVIE	44
«La Merveilleuse visite»	48
Roger Moore (James Bond)	52
Le journal érotique d'un bucheron	57
Le diable en amour	58
Le film le plus érotique presenté à Cannes «EROTICON»	62

EUROCINEMA N° 18 – Juin 1974 – Edité par la **Sté d'Editions et Publications du SENART** – Administration et siège social: 13 Av. de la République 91000 EVRY – SARL au Cap. de 20.000 Frs. – R.C. Corbeil 27-B-247. Imprimé par Rotocalco CAPROTTI – Composition COMPOSPRINT (Milan) – dépôt légal N° 38130 – Com. Par. N. 53062 C. C. P. Paris 82 18-61. Distribution N.M.P.P.. Cette publication est dégagée de toute obligation publicitaire. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction des textes par tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable. La publication et la rédaction ne sont pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Abonnement: France 75 F. – Etranger 95 F. 4ème trimestre.

AMARCORD

FEDERICO FELLINI

Produit par FRANCO CRISTALDI – Mise en scène de FEDERICO FELLINI Scénario de FEDERICO FELLINI et TONINO GUERRA - Directeur de la Photographie GIUSEPPE ROTUNNO, Montage RUGGERO MASTROIANNI, Musique de NINO ROTA avec Magali Noël (Gradisca), Bruno Zanin (Titta), Pupella Maggio (La mère de Titta), Armando Brancia (le père de Titta) Giuseppe Lanigro (le grand-père de Titta), Nando Orfei (Pataca), Ciccio Ingrassia (l'oncle Téo), Luigi Rossi (l'avocat), Gennaro Ombra (Bisein), Josiane Tanzilli (Volpina), Antonietta Beluzzi (la buraliste).

AMARCORD

«Amarcord» est une sorte de vaste poème réaliste où Federico Fellini se penche sur son enfance. Les types humains les plus étonnants, les circonstances les plus cocasses, les plus douloureuses aussi, y fourmillent. Chacun des comédiens joue, à merveille, dans le ton fellinien — y compris Magali Noël, de longue date l'une des interprètes favorites du cinéaste italien, qui est ici la coiffeuse Gradisca, amoureuse de Gary Cooper. La farandole des grotesques — «humains, trop humains» — crève l'écran, sur la musique de Nino Rota, elle aussi devenue typiquement «fellinienne». En ressuscitant son passé, d'une façon plus troublante et émouvante que dans «Fellini Roma», le réalisateur de «La Dolce Vita» met encore une fois dans le mille, à l'aide de ces trois flèches: comique, farce, émotion.

UN GRAND TRANSFIGURATEUR NOMMÉ FELLINI

FELLINI l'a dit lui-même: il voulait intituler son film: «Sacrée Madone!», ce qui lui a paru, toute réflexion faite, un blasphème. Il lui a donné ce titre «Amarcord», dit-il, «en raison des suggestions phonétiques et graphiques de ce mot.» Mot indéchiffrable, cabalistique, dont il aimait le son. Après quoi, Fellini découvrit que «Amarcord» signifie «Je me souviens» en dialecte de la Romagne.

On a prétendu que le nouveau Fellini était une évasion du cinéaste dans sa mémoire, à la recherche de son enfance et de son adolescence. Il le réfute. Son ami Gian-Louis Rondi précise dans «Il Temp o»: ce film se base sur la véracité. Mais il est également un poème où tous les lieux typiquement felliniens, bien que concrets, réels, réalistes au départ, sont sublimés et transfigurés. A commencer par Rimini qui devient «Le Bourg».

vrai; qu'il a dégagé son pays des «humeurs viscérales»; des agressions, des surprises; qu'il l'a reconstruit par la mémoire, afin que nous y pénétrions en touriste» sans risquer de s'embourber».

UNE TRANCHE DE VIE ET DE RÊVE

Aujourd'hui, Titta, qui a la cinquantaine, est un homme quelque peu désabusé. Il juge que le monde manque d'authenticité et de rêve, et qu'il était bien différent quand il était enfant, lors de ses 12 ou 13 ans par exemple. Alors, Titta était friand de découvertes; il sentait le printemps par tous les pores; son village lui donnait cette joie, cette curiosité: les touristes, à cause de la proximité de la plage, y déferlaient l'été, et c'était un bon prétexte pour partir à la recherche de l'amour, du grand mystère de la vie. Autres bonheurs pour Titta: les beaux jours détendent l'atmosphère familiale, humanisent son père et sa mère. Volpina, folle de son corps, s'assagit quelque peu aussi, tandis que le Directeur de l'école supporte mieux les ratés frénétiques de la moto de Scurezza, – un vieux clou. La coiffreuse Gradisca, dans l'obscurité d'une salle de cinéma, a cette illusion: épouser Gary Cooper. Quant aux fascistes, ils la «ramènent» un peu moins; la douceur de l'atmosphère les assouplit quelque peu. C'est au cours d'une saison trop belle que Titta apprend que Léo, son oncle, le fou de la famille, ne l'est pas autant qu'on le prétend; qu'il y aura, soudain, cette «trombe marine» que l'avocat étudiera et analysera, au mépris des

moqueries des ignorants. Las! La trombe emporte l'été avec elle. Fini les touristes, les plaisirs du Grand Hôtel. C'est de nouveau le brouillard, et la disparition de la maman de Titta, que l'on croyait seulement atteinte d'un «bobo» à l'hôpital. Pour Titta, l'enfance s'en va, avec les illusions. Quant à Gradisca, à défaut de Gary Cooper, c'est un carabinier de Crotone qu'elle épouse.

«Amarcord» est évidemment chargé de nostalgie; mais aussi d'un humour énorme, farce et poésie se mêlant comme toujours chez Fellini. Sa caméra enregistre tout dans Le Bourg, avec un pittoresque renouvelé, éclatant, typiquement fellinien, par la magie de la recréation: Voici Gradisca, énervée, poitrine houleuse, se livrant à ses rêves de cinéphile; les folles soirées (ainsi les imagine Titta) du Grand Hôtel, qui n'est plus un établissement de second ordre, mais un palais de Bagdad, de Hollywood; le défilé martelé, inoubliable caricature, des «Chemises noires» mussoliniennes; et celui, plus cocasse, des péripatéticiennes; le cinéma Fulgor, dont le propriétaire ressemble à Ronald Colman, séducteur à moustache des années trente. Voici encore le brave curate Don Baravelli, qui a la lourde charge d'instruire religieusement les potaches du lycée; le professeur de maths en jupon à la poitrine débordante, et tant d'autres figures hautes en couleurs (y compris celles du foyer de Titta). Ripailles et surréalisme. C'est toute l'enfance de Federico qui défile, avec un grand nombre d'événements minuscules, qui marqueront pro-

digieusement cependant la mémoire de l'enfant. Et il y a aussi la mer, la neige revenue, le thème de la nature, de la mort de la mère qui enveloppent «Amarcord» d'une sorte de souffle poétique. Dans «Amarcord», écrit G.L. Rondi «le grotesque, la satire, alternent avec les notes lyriques, douces, pathétiques, et toujours avec nostalgie, mais sans aucun sentimentalisme, sans apitoiement, claire, nette, pure,» Rondi conclut que la constante tension intérieure de Fellini «transforme le monde de la mémoire en une représentation déchaînée, déchirante et douloureuse même.»

DES ÊTRES VIOLENTS, EXHIBITIONNISTES, PUÉRILS...

Fellini, pour «Amarcord», n'a pas voulu qu'un interprète fût nettement plus favorisé qu'un autre; ils forment une troupe homogène, dont l'authenticité est celle-là même de la vie du Bourg, auquel ils s'assimilent, selon l'époque où le cinéaste les voit et les «type». On imagine que la musique de Nino Rota est l'un des éléments de cette représentation caricaturale et tendre – revécue par la mémoire d'un grand réalisateur. Le climat du film n'est pas tout à fait celui de «Fellini Roma», ni, bien entendu, celui de la «Dolce Vita» ou de «Juliette des Esprits», plus proche est-il, si l'on veut, des «Clowns». Mais il puise, davantage qu' aucune des œuvres felliniennes, au cœur même des sources de l'inspiration du maître italien.

Federico Fellini reconnaît qu'il a voulu fouiller de plus près qu'il ne l'avait jamais fait la province et ses personnages, en collaboration avec le scénariste Tonino Guerra, qui est de la même région que lui, et que cela représente l'histoire d'une petite ville d'Italie dans les années 30-35, sous l'Eglise et le Fascisme. «L'histoire de la vie paresseuse, fermée, impénétrable de la province italienne, de son oisiveté, de sa petitesse, de ses aspirations un peu ridicules: la contemplation fascinée d'un navire qui passe, un Rex mythique, inacessible et inutile; le cinéma américain et ses faux archétypes; un conditionnement de vie qui étouffe l'imagination; un reflet de ce qu'était le Fascisme, la manière d'être fascistes: psychologique, émotive, et donc d'être ignorants, violents, exhibitionnistes, puérils...»

Fellini, qui s'est longuement expliqué sur «Amarcord» a déclaré aussi qu'il tend, dans ce film comme dans ses précédents, à démythifier les tabous, les idées préconçues, les formes aberrantes d'une certaine éducation. Pour nous, retenons-en, à la fois, une leçon de grand cinéma et l'inépuisable don de transfigurateur qu'est plus que jamais Fellini: il nous livre de la vie toute chaude, toute crue, mais dans un éclairage qui n'est qu'à lui.

Henri RODE

COOPER
LA VALLE

UN RODÉO DE CASCADEURS ET DE RIVALITÉS AMOUREUSES...

«QUAND LES FILLES SE DECHAINENT:»

Les rodéos de cascadeurs ont toujours fasciné le plublic. A juste titre. Et les supermen de Maurice Bataille, dans leurs engins déchaînés, sont tenus par lui en particulière faveur. C'est pourquoi, dans maints films, on a pu applaudir leurs formidables prouesses. Nous les retrouvons dans «Quand les filles se déchaînent,» plus casse-cou que jamais.

Toutefois, les cascadeurs de Maurice Bataille ne sont pas le seul attrait de ce film, signé Guy Maria. Si Bob Asklof (Karl) et Jean–Michel Dhermay (Jimmy) ont revêtu la fameuse salopette blanche, et nous étourdissent par leur témérité, ils sont entourés de jolies filles, non moins audacieuses – sur un tout autre plan. Il s'agit de Liliane (Anne Kerylen), speakerine du rodéo; de Camille (Jacqueline Laurent), la caissière, et de Milaine (Marie–Georges Pascal), qui est simplement, mais efficacement, l'admiratrice des cascadeurs.

Du rodéo, Jimmy et Karl sont les super-vedettes. Jimmy est loyal; Karl, un être primaire, voire brutal. Il a Liliane pour maîtresse. Mais Liliane lui préfère Jimmy, et le montre par des avances, – bien mal vues de son amant, – au brave sportif. De sorte que Karl s'en prend à son partenaire.

Camille, elle, a un penchant particulier pour Liliane. Découvrant cela, et pour punir celle qui marche dans sa «chasse gardée,» Karl administre une correction à sa maîtresse, et soumet Camille à sa loi. Celle-ci, en fin de compte, ne s'en plaindra pas. Pourtant, Karl est, à la fois, fatigué du rodéo et d'assouvissements trop faciles. Soucieux d'évasion, il dévalise un super-marché proche, mais oublie une écharpe sur les lieux. Milaine, la ravissante «fan» des cascadeurs, découvre cet objet, qu'elle dissimulera à la police, et viendra le rendre à Liliane.

Milaine croit en effet Liliane l'amie de Jimmy, qu'elle aime – et elle est persuadée, en plus, que le jeune homme est coupable du vol. Celui-ci parviendra à l'en dissuader, après qu'elle se soit donnée passionnément à lui. Après quoi, il mène l'enquête et découvre la culpabilité de Karl. Ce dernier, après une bagarre, parvient à prendre le large, entraînant avec lui Milaine comme otage. Entre lui et Jimmy, c'est une poursuite à tombeau ouvert. Mais Karl, toujours retenant Milaine, trouve refuge dans un moulin à huile, en pleine campagne. C'est là que Jimmy le retrouve et qu'entre eux s'engage une lutte impitoyable. Soudain, alors qu'il croit liquider son adversaire, Karl fait une chute mortelle. Avant de rendre le dernier soupir, il avoue son larcin, délivrant ainsi Jimmy de tout soupçon. Brisée d'émotion, Milaine se réfugie dans les bras de l'homme qu'elle aime. Et, le même soir, le rodéo continue...

once

OU LA SPLENDEUR
DES CORPS

• Sur cette plage paradisiaque, la Femme, coquette mais fragile et craintive, joue un jour avec le feu. Elle ignore le danger. Prise au piège, elle découvrira la douleur...

Créer n'est pas un jeu quelque peu frivole. Le créateur s'est engagé dans une aventure effrayante qui est d'assumer soi-même jusqu'au bout les périls risqués par ses créatures.

Jean Genêt

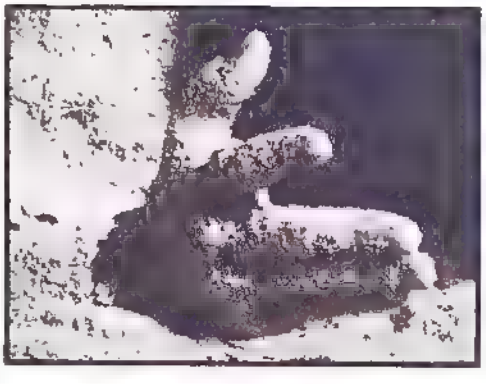
QU'EST-CE QUE «ONCE»? UN FILM QUI EST «UN HUIS-CLOS ÉCLABOUSSÉ DE SOLEIL». UN FILM QUI PROVOQUE LA RÉFLEXION, STIMULE LA PENSÉE ET CONSTITUE, INDISCUTABLEMENT, UNE OEUVRE D'UNE UNIVERSELLE RÉSONANCE. LE CINÉASTE MORTON HEILIG A DÉCLARÉ:

«IL M'EST DIFFICILE D'EN DONNER UNE SIMPLE DÉFINITION, CAR CE QUE J'AI VOULU, C'EST RENDRE UNE HISTOIRE OÙ L'ON TROUVE TOUTES LES VERTUS DE LA VÉRITÉ. ON PEUT TOUTEFOIS DÉCRIRE «ONCE» COMME UNE ALLÉGORIE DONT LE SENS SE PLACE SUR AUTANT DE NIVEAUX DIFFÉRENTS QUE LE SPECTATEUR A DE FACETTES À SES ÉMOTIONS.»

Sur une plage vierge, voici un homme, une femme et un autre homme. Le premier naît sous nos yeux, en même temps que le soleil. Ses paupières s'écartent, un premier souffle anime sa bouche. Il est le Créateur. Il découvre les éléments, déploie la beauté de son corps, il fait surgir la vie, les plantes, les animaux, et il rit. Pour atteindre à une joie sans mélange, le Créateur devine qu'il lui faut partager ses désirs et ses sensations. De cette volonté surgit la Femme. D'abord chair dénuée

AU SEIN DE L'ÉDEN VEILLE LE MAL

d'intelligence, elle reçoit de son Créateur le pouvoir de com-



prendre et de sentir, en même temps que la liberté.

Le Mal, qui guette le couple sur cette plage, image du Paradis terrestre, c'est le Destructeur. Il incarne profondément les instincts négatifs. Son visage est farouche, inquiétant, omniprésent. Quelle tragédie annonce-t-il, tapi dans les branchages, par son œil sombre, son rire menaçant? Pourtant, si le Destructeur s'en prend à la vie, c'est parce qu'il ne possède pas, lui, le pouvoir de la créer. Le Destructeur, c'est — selon le réalisateur de «Once», les sources de l'agressivité née de l'échec, de la frustration, de la solitude. Devant le bonheur du Créateur auquel, vainement, il tente de ressembler, le Destructeur se laisse emporter par la violence. A travers lui, le film de Morton Heilig prend donc l'aspect d'un implacable réquisitoire contre l'injustice.

Le drame de «Once» est bien

• Trois êtres en présence vont, dans leur nudité, s'affronter en corps-à-corps: le créateur, le destructeur, la femme.

dans le regard extérieur du Destructeur, vers lequel in assablement retourne la caméra, dans ce troisième personnage, abandonné des deux autres et dont la haine naît de l'exclusion.
Les trois personnages sont remarquablement tenus par Christopher Mitchum, dont le célèbre père n'est autre que Robert Mitchum et que nous avons déjà vu dans «Chisum», «Rio Lobo» et «Big Jake», où il a John Wayne pour partenaire l'Américaine d'origine nordique Marta Kristen, splendide créature révélée par «Terminal Island» et «L'Affaire Gemini», et Jim Malinda, à la personnalité pleine d'impact: Jim Malinda-le-Destructeur lia en vérité, au cours du tournage de «Once», une parfaite amitié avec Christopher et Marta. Les prises de vues ont eu lieu sur l'Ile de Espiritu Santo, Baie de Californie, au Mexique et la musique est signée Aminadav Aloni.

• Constellés de sable argenté, les corps accouplés se fondent en un, une etreinte superbe où l'émotion culmine...

SOPHIA LOREN: UNE MÈRE ÉCARTELÉE PAR LE CRIME DE SON FILS...

Il est rare qu'un jeune comédien, entrant en contact avec quelque monstre sacré sur un plateau, ne tremble pas. Tel fut le cas de Michel Albertini, qui s'est vu allouer par André Cayatte. André Cayatte, dans «Verdict», le rôle du fils criminel de Sophia Loren. De plus, dans ce film attendu, il a un autre partenaire d'envergure: Jean Gabin. Mais les deux grands acteurs ont su rassurer, par leur compréhension, ce presque débutant de talent — que l'on a déjà vu à l'écran dans «La Main à couper», à la scène, dans «Le Cid» et «Henri III», avec Yves Gasc, au festival du Marais, et, à la télévision, dans la dramatique de Gérard Vergez: «Un bon Patriote», d'Osborne, auprès de Pierre Vanek.

— C'est chez elle, avenue Georges V, que j'ai d'abord rencontré Sophia Loren, m'a dit Michel Albertini. Il y avait là Cayatte, Carlo Ponti, Pierre Dumayet, d'autres acteurs du «Verdict». J'étais évidemment très ému. Mais, tout de suite, Sophia a été merveilleuse. Je m'attendais à être terriblement intimidé, et elle a su me mettre à mon aise, en s'écriant: «Voilà donc mon fils?» Et aussitôt, elle m'a trouvé une ressemblance avec un de ses enfants. Sophia, vous savez, c'est une femme très simple et très gaie, qui rit tout le temps. Deux mots me sont venus à l'esprit, pour la définir: «Une princesse et un ange.»

— Quelle est sa situation sociale dans le film?

— Elle campe la veuve d'un truand marseillais, qui vit dans l'aisance, est assez autoritaire et adore son fils. Mais une tragédie éclate dans sa vie par ma faute. Au cours d'une discussion amoureuse mouvementée, je frappe ma jeune maîtresse (Muriel Cathala), elle s'évanouit et je crois l'avoir tuée. Alors, perdant la tête, je jette son corps dans le Rhône, car l'action se passe à Lyon. On m'arrête. Le procès sera dirigé par le juge Le Guen (Jean Gabin) et c'est alors que me faire sortir de prison deviendra la hantise de ma mère. Auprès de Le Guen, elle emploiera toutes les ruses, tous les procédés imaginables. Elle fera même pression sur lui, en s'arrangeant pour que l'on kidnappe sa femme (Gisèle Casadessus).

— André Cayatte ne réalise jamais de film gratuit. Je veux dire que chacun d'eux plaide quelque cause à la fois sociale et morale. Qu'en est-il de «Verdict»?

— Il s'agit, là encore, répond Michel Albertini, d'un film contre les insuffisances de la justice française, plus précisément contre l'article 353, qui permet que l'on juge un supposé coupable sur la conviction de simple culpabilité acquise par les jurés. Cayatte demande: «Pourquoi sont-ils convaincus?» Le sujet de «Verdict» est passionnant.

SOPHIA: UNE SENSIBILITÉ À FLEUR DE PEAU

Michel Albertini, plein d'un sang vif, beau garçon aux boucles brunes, à la fois non chalant et dynamique, très latin, — on pourrait le définir un romantique actif — a étudié toutes les nuances psychologiques de son personnage.

— Ce fils que l'on croit criminel, dit-il, et dont le caractère est assez faible, adore sa mère, l'admire. Il a toujours compté sur elle et, dès qu'une catastrophe survient dans ses jours, il panique. Il nie tout, d'abord, puis il avouera qu'il a tué sa petite amie.

— On assure que vous avez avec Sophia des scènes particulièrement émouvantes, et qu'il vous est arrivé de faire pleurer le plateau.

— C'est vrai. Nous avons des séquences qui nous ont bouleversés; notamment une scène dans la rue, à Lyon, où je m'avance vers elle et lui dis: «Maman». Sophia, par son extraordinaire sensibilité, toute à fleur de peau, m'a permis d'être naturel, de sentir cette scène jusqu'au plus profond de mon être. Je ne jouais pas; j'étais son fils. Albertini, méditatif, ajoute:

— A la vue des rushes, c'est non seulement la qualité de la photo du film de Cayatte qui m'a enchanté, mais la vérité qui se dégage du contexte. Sophia Loren démontre qu'une star, même après une aussi somptueuse carrière, peut garder toute sa spontanéité, son pouvoir d'émotion. Je crois que, loin de s'émousser chez elle, ces qualités se sont enrichies. Ce qui n'empêche pas qu'elle se révèle une extraordinaire professionnelle — et une star à part entière: ce qui se définit par son train, le fait qu'elle soit accompagnée de sa coiffeuse, de son photographe, de son habilleuse. Tout comme Cayatte, qui est très exigeant sur le set, elle souhaitait la perfection. Parfois, l'on faisait jusqu'à quinze prises et parfois deux suffisaient.

— Parlez-moi de Gabin: il est, bien souvent, la «bête noire» des débutants qui se demandent: «Comment cela va-t-il se passer avec lui?»

— Il a tenu très vite à me rassurer, me disant: «Petit, il faut être nerveux, ton rôle le veut, mais il ne faut pas avoir peur.» D'ailleurs, le fait que je sois celui qu'il interroge, qu'il cuisine, me servait; je devais être impressionné et je l'étais. Gabin est prodigieux parce qu'il sait toujours ce qu'il doit faire, même à l'avance. Il joue un peu le bougon, pique parfois une colère, mais je dois dire qu'elle est souvent justifiée. Au fond, c'est un narrant, il s'amuse intérieurement. Avec Julien Bertheau, qui est mon professeur dans la vie et qui incarne l'avocat général, cela aussi a été formidable. Tout a été formidable.

Michel Albertini se définit ainsi:

— J'adore la vie — et je ne la conçois pas sans travail. Je deviens fou si je n'ai rien à faire. J'ai ce rêve, qui m'est permis puisque je n'ai que 21 ans:

Pour son premier grand rôle à l'écran, Michel Albertini a eu droit à la plus enviée des partenaires: Sophia Loren.

Sophia Loren est une mère qui veut, coûte que coûte, prouver l'innocence de son fils. Pour le défendre, elle se bat comme une tigresse. Devant la caméra de Cayatte, elle forme, avec Michel Albertini, le plus humain des duos...

Michel Albertini: «Sophia Loren, ma si ravissante (et si jeune) maman...»

entrer à la Comédie-Française. C'est une expérience que l'on ne remplace pas. D'autre part, j'aimerais faire du «nouveau cinéma», car j'apprécie particulièrement tout ce qui est audacieux, dans le bon sens, à l'écran. Les Italiens, Bertolucci, Carmelo Bene, Bellochio, m'enchantent: ils envisagent de grands problèmes, et restent pleins de chaleur humaine. Je crois encore à la valeur de l'affectivité, à l'amour, à la communicabilité. A la sexualité aussi, bien sûr, mais seulement si elle s'harmonise avec le cœur, avec la plénitude de l'être. Il faut que la vie soit un tout réussi, — et, avant tout, être généreux, même sur le plan sexuel. Si chacun donnait davantage aux autres, la vie serait nettement plus chouette.

— Voilà qui va surprendre pas mal de garçons de votre âge, professant le cynisme, l'horreur de toute tradition, ne serait-ce que pour paraître évolués...

— Je reconnais que je suis assez traditionnaliste, dit Michel Albertini en riant. Pourquoi pas? Par exemple, je crois à la fidélité du couple et que, si l'on aime, ce n'est pas être bourgeois que d'écouter son amour.

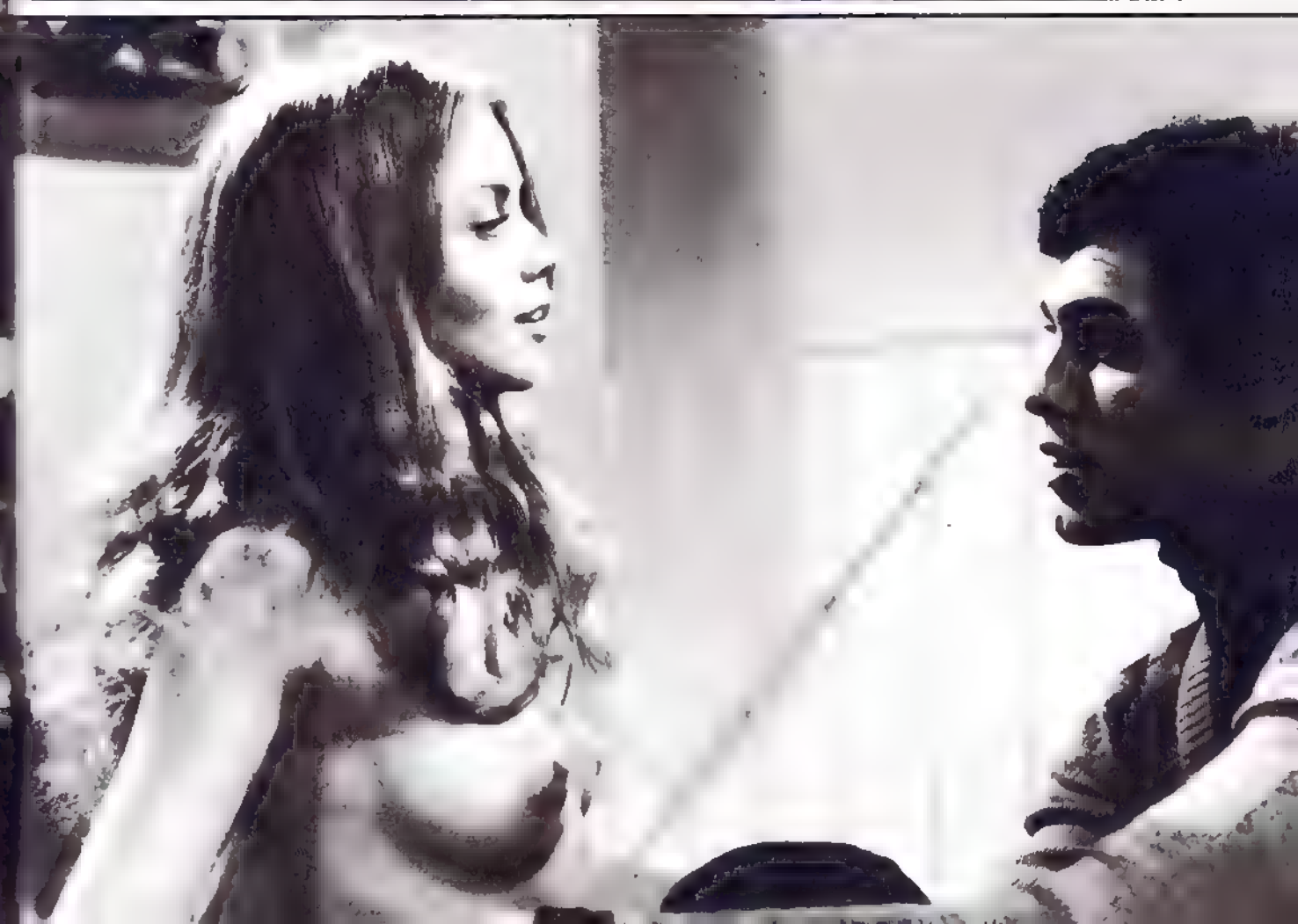
Michel Albertini, non sans humour, me conte aussi comment, au cours d'une scène assez passionnée avec Muriel Cathala, dont la grâce éclaire si bien «Vous intéressez-vous à la chose? » de Baratier, fut un peu plus ému physiquement qu'il ne l'eût fallu pour l'indiscrète caméra. Voilà qui dément la froideur dont on prétend, sur les plateaux, les séquences chaudes entourées, à grand renfort d'ingrate technique. Je demande: «Heu... Quelle a été la réaction de Cayatte, à la caméra? »

De nouveau, le jeune acteur éclate de rire:

— Cayatte a été beaucoup amusé. Que voulez-vous qu'il fît?

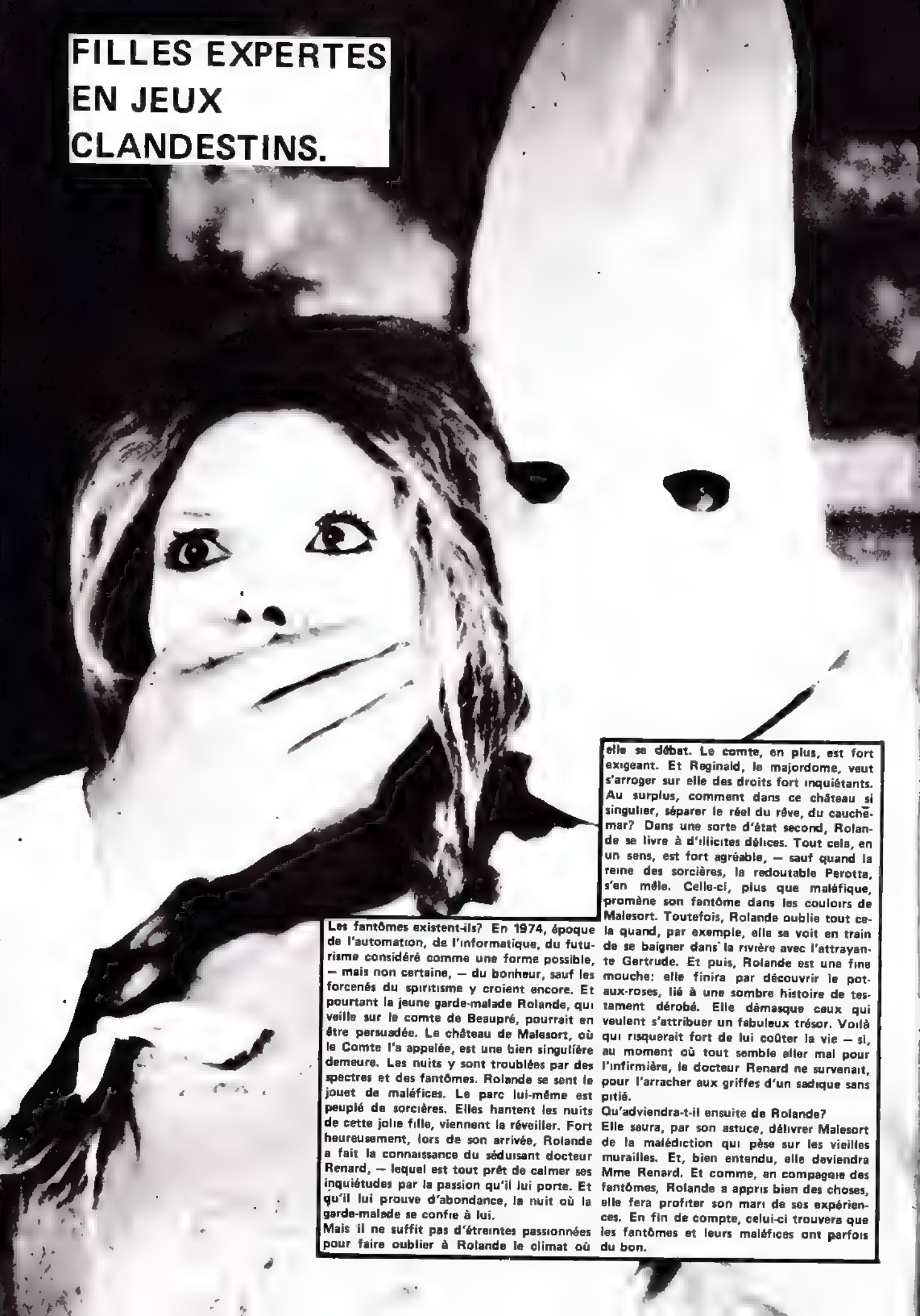
Jean Gabin (juge impressionnant) et Michel Albertini: deux générations de comédiens s'affrontent — et s'harmonisent.

Dans «Verdict», de Cayatte, Michel Albertini a pour petite amie la ravissante Muriel Cathala trop brutal avec sa partenaire: ce sera la tragédie...



CANNES EROTIQUE

FILLES EXPERTES EN JEUX CLANDESTINS.



Les fantômes existent-ils? En 1974, époque de l'automation, de l'informatique, du futurisme considéré comme une forme possible, — mais non certaine, — du bonheur, sauf les forcenés du spiritisme y croient encore. Et pourtant la jeune garde-malade Rolande, qui veille sur le comte de Beaupré, pourrait en être persuadée. Le château de Malesort, où le Comte l'a appelée, est une bien singulière demeure. Les nuits y sont troublées par des spectres et des fantômes. Rolande se sent le jouet de maléfices. Le parc lui-même est peuplé de sorcières. Elles hantent les nuits de cette jolie fille, viennent la réveiller. Fort heureusement, lors de son arrivée, Rolande a fait la connaissance du séduisant docteur Renard, — lequel est tout prêt de calmer ses inquiétudes par la passion qu'il lui porte. Et qu'il lui prouve d'abondance, la nuit où la garde-malade se confie à lui.

Mais il ne suffit pas d'étreintes passionnées pour faire oublier à Rolande le climat où elle se débat. Le comte, en plus, est fort exigeant. Et Reginald, le majordome, veut s'arroger sur elle des droits fort inquiétants. Au surplus, comment dans ce château si singulier, séparer le réel du rêve, du cauchemar? Dans une sorte d'état second, Rolande se livre à d'illicites délices. Tout cela, en un sens, est fort agréable, — sauf quand la reine des sorcières, la redoutable Perotta, s'en mêle. Celle-ci, plus que maléfique, promène son fantôme dans les couloirs de Malesort. Toutefois, Rolande oublie tout cela quand, par exemple, elle se voit en train de se baigner dans la rivière avec l'attrayante Gertrude. Et puis, Rolande est une fine mouche: elle finira par découvrir le pot-aux-roses, lié à une sombre histoire de testament dérobé. Elle démasque ceux qui veulent s'attribuer un fabuleux trésor. Voilà qui risquerait fort de lui coûter la vie — si, au moment où tout semble aller mal pour l'infirmière, le docteur Renard ne survenait, pour l'arracher aux griffes d'un sadique sans pitié.

Qu'adviendra-t-il ensuite de Rolande?

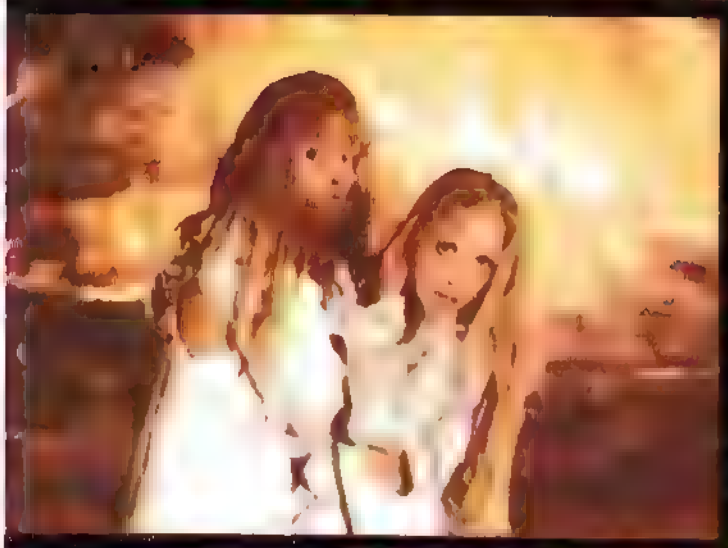
Elle saura, par son astuce, délivrer Malesort de la malédiction qui pèse sur les vieilles murailles. Et, bien entendu, elle deviendra Mme Renard. Et comme, en compagnie des fantômes, Rolande a appris bien des choses, elle fera profiter son mari de ses expériences. En fin de compte, celui-ci trouvera que les fantômes et leurs maléfices ont parfois du bon.

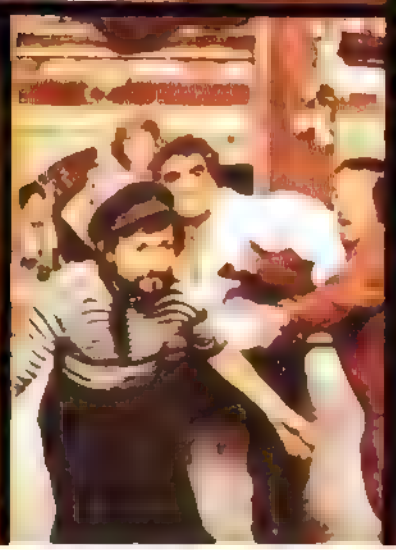
FILLES EXPERTES EN JEUX CLANDESTINS
Un film de Guy Maria avec: Valérie Boisgel (Rolande) — Marcel Charvey (Le Comte) — Olivier Mathot (Reginald) — Bob Asklof (Renard) — Brigitte de Borghers (Gertrude) — Hervé Watine (Hugo) — Catherine Laurent (La Perrota).

Les DEMONIAQUES

Sur une côte sauvage, deux adolescentes offensées par des rustres jurent la perte de ceux qui les ont souillées et laissées à peu près mortes. Pour ce faire, elles ont recours au Diable lui-même, sous les traits d'un individu fascinant et somptueusement costumé, qui habite une abbaye où il se livre à ses maléfices. Le film de Jean Rollin, spécialiste de la vampirologie et de la démonologie au cinéma, est empreint d'une poésie tout aussi suggestive que violente.

un film de Jean Rollin produit par les films ABC et Général films Bruxelles interprété par Joelle Cœur, Lieva Lone, John Rico, Patricia Hermenier, Paul Bisciglia, Willie Braque, Louise Dhour, Isabelle Coprejans, Yves Colignon, Bengimet, Mirelle Dargent.
Yves





Les DEMONIAQUES

Tina, aussi belle que cruelle, est l'égérie d'une bande de naufrageurs. Convoitée par tous, elle sait pousser jusqu'au paroxysme le désir des hommes. Et pourtant, Tina ne se donne à aucun. Tel est peut être le secret, sur eux, de son mystérieux pouvoir.

Dans «Les Démoniaques,» une nuit, les naufrageurs attirent un bateau sur les récifs.

Parmi les épaves qu'ils pillent à qui mieux mieux, voilà qu'apparaissent deux adolescentes, épuisées, les seules survivantes du naufrage. Les hommes, sous les yeux de Tina, fort intéressée, abusent des jeunes filles et les abandonnent pour mortes. Est-ce un tel spectacle qui a mis en goût la belle dédaigneuse? Quand l'un des capitaines, lui proposant sa part de pillage, lui demande en échange de la posséder, elle ne dit pas non. Elle se donne et accepte de devenir son exclusive propriété.

LA TAVERNE DE L'ANGE NOIR

C'est dans un lieu mal famé, «La Taverne de l'Ange noir», où l'on boit dru et où les habituées sont plus que faciles, que le Capitaine arrose copieusement son double succès de la nuit. Mais voilà que les spectres des deux jeunes filles violentées lui apparaissent. Ses compagnons, qui ne croient guère aux fantômes, lui assurent que leurs victimes sont vivantes. Ils décident donc de partir à leur recherche, et finissent par les traquer dans le cimetière à bateaux, aux quels, ils mettent le feu. Mais les «spectres» parviennent à fuir. Comme, en fait, elles sont bien en chair, bien vivantes, un couple étrange les recueille dans une vieille abbaye, que les marins croient un lieu habité du diable. Pour eux, ces ruines abritent le Démon en personne.

...Ce Démon, les fugitives seront mises en sa présence, et il leur prêtera sa force satanique, en les initiant à elle. Ainsi, elles pourront se venger de ceux qui les ont avilies.

DEUX VOLUPTUEUSES FILLES DE SATAN

Devenues démones, elles se vengeront des pilleurs d'épaves, en effet, de la plus terrible façon. Et Tina, voluptueuse et cruelle, n'échappera pas non plus à leur vindicte: ne quitte-t-elle pas les bras de son ardent capitaine que pour faire le mal? Pourtant, après qu'elles aient attaqué les naufrageurs, un spectacle de désolation attend les diablesses quand elles rentrent à l'abbaye: l'ermite et son aide ont été tués par les naufrageurs. Elles feront alors appel au Démon pour qu'il leur redonne vie. Ce dernier accepte; mais, en échange, il reprend les pouvoir qu'il leur avait transmis pour lutter contre leurs ennemis. Dès cet instant, les jeunes filles succomberont à la rage de ceux-ci, qui veulent leur perte totale. Liées sur une carcasse, les voici au large, risquant d'être submergées par la marée qui monte, inexorable. Le Démon, qui cependant n'a qu'une parole, tiendra sa promesse. Les jeunes filles seront vengées avant de rendre l'âme. Lorsque l'ermite et son diablotin, qui ne le quitte pas, arrivant sur les lieux, la mer a repris son apparence impassible. Elle est lisse, merveilleusement calme. Qui supposerait que, sur ces lieux, un drame terrible vient de se jouer?

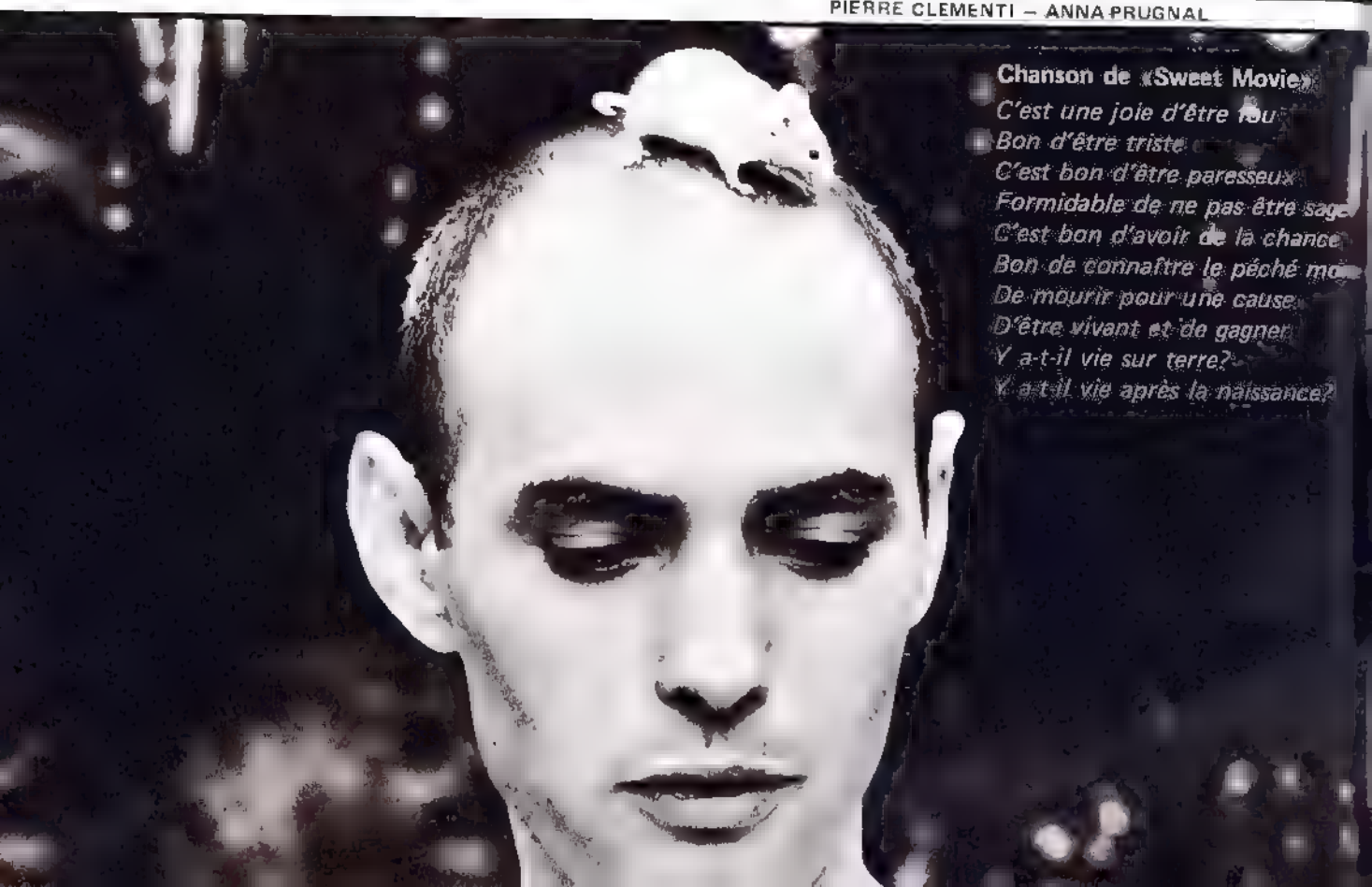
Le réalisateur Jean Rollin, dans «Les Démoniaques», a su parfaitement allier satanisme, érotisme, romantisme et poésie, dans une nature particulièrement belle, — dont sa caméra capte les merveilles, en même temps qu'elle sait éclairer les mobiles les plus secrets et les impulsions les plus énigmatiquement diaboliques des personnages.

GOUTEZ-MOI: JE SUIS UN DELICE...

«Sweet-Movie» a été tourné par des interprètes tout à fait acquis à ce que leur demandait le réalisateur, semble-t-il, même si Carole Laure («La Mort d'un Bûcheron») a quelque peu tiqué ensuite, sur le vu du résultat filmé. Pierre Clémenti campe le marin, Sami Frey «El Macho», Jane Mallet la P.d.G. de la Ceinture de Chasteté et nous trouvons aussi, dans «Sweet Movie», John Vernon, Roy Callender et Marpessa Dawn. Est-ce à dire que tous ces comédiens s'embarquent ici dans une joyeuse et facile aventure? Non. Puisque Dusan Makavejev a déclaré encore:

— Si nous parvenons à dévoiler au spectateur l'abîme de désespoir existentiel de l'homme, abîme que nous contemplons du haut de notre tapis volant transparent, alors nous serons satisfait:

PIERRE CLEMENTI — ANNA PRUGNAL



Chanson de «Sweet Movie»

C'est une joie d'être fou
Bon d'être triste
C'est bon d'être paresseux
Formidable de ne pas être sage
C'est bon d'avoir de la chance
Bon de connaître le péché mo
De mourir pour une cause
D'être vivant et de gagner
Y a-t-il vie sur terre?
Y a-t-il vie après la naissance?

SWETT MOVIE

La publicité de «Sweet Movie», à Cannes, s'est faite avec des barres de chocolat un peu acide. Pourtant, le réalisateur des «Mystères de l'Organisme», Dusan Makavejev, nous assure qu'il s'agit là d'un «film en sucre, en ajoutant: «Goûtez-le: c'est un délice!» Disons qu'il s'agit, compte tenu des audaces de ce qui nous est montré d'un délice cinématrographique, et

que Makavejev — prétendant avoir filmé une comédie érotique légèrement parfumée d'antipsychiatrie — se révèle, plus que jamais, un disciple zélé de Vilhelm Reich, en même temps qu'un émancipateur de toutes les chaînes bourgeoises et politiques. Le réalisateur cite Karl Marx, mais sous la forme d'un poème où ce dernier rêve «qu'éclate son cœur, qu'éclate son violon».

Mais que voit-on dans «Sweet Movie»? Avant tout, une démystification des tabous, sous forme de tableaux d'un époustouflant humour: Voici Miss Monde 1984, et Luv Bakounine, marin débarqué du cuirassé Potemkine. Monsieur Kapital, qui prend les traits d'Aristote Aplanalpe, et sa propre mère, P.D.G. de la ceinture de Chasteté. Voici Jeremiah Muscle et Mama Communa, le Docteur Mittlefinger les membres de la commune de la Voie Lactée. Dusan Makavejev, poussant loin la satire, rêve au «pouvoir coïn dans le folklore serbe». Il nous montre le programme de télé de Dédé la Dingue le Vol nuptial au-dessus des chutes du Niagara, la nuit de noce de Monsieur Kapital — mais aussi le «marin sucre d'orge», la leçon éducative d'Anna avec quatre jeunes garçons; la fête de la Merde, la Thérapie d'action viscérale et le Grand Bal international où Miss Monde pleure.

Tout y passe de ce qui fit la fantasmagorie de notre Société consommatrice.

NOS TICS SOCIAUX IMPITOYABLEMENT RÉVÉLÉS

Mais ce n'est pas tout. Makavejev, auquel aucun ridicule humain n'échappe, montre le degré — selon lui — d'asservissement où est tombé l'individu. Certains spectateurs protesteront, auront un haut-le-corps, prétendront: «Non, nous ne sommes pas ça: ces clowns, ces aliénés, ces larves, ces mécaniques!» Mais Makavejev n'en a cure: il poursuit son dessein d'éclaireur, à sa façon, en digne disciple de Vilhelm Reich, qui eût la volonté d'émanciper les foules. Voilà pourquoi tous nos corps sociaux passent au crible; pourquoi le réalisateur fait, de son désir de nous révéler les supercheries où nous nageons, une affaire personnelle. Il laisse entendre qu'il «déchiffre, à différents moments, des messages cachés et met au jour aussi ce que nous n'avions même pas rêvé, échafaudant des «connotations» et significations diverses sur les fondations de ses propres expériences.»

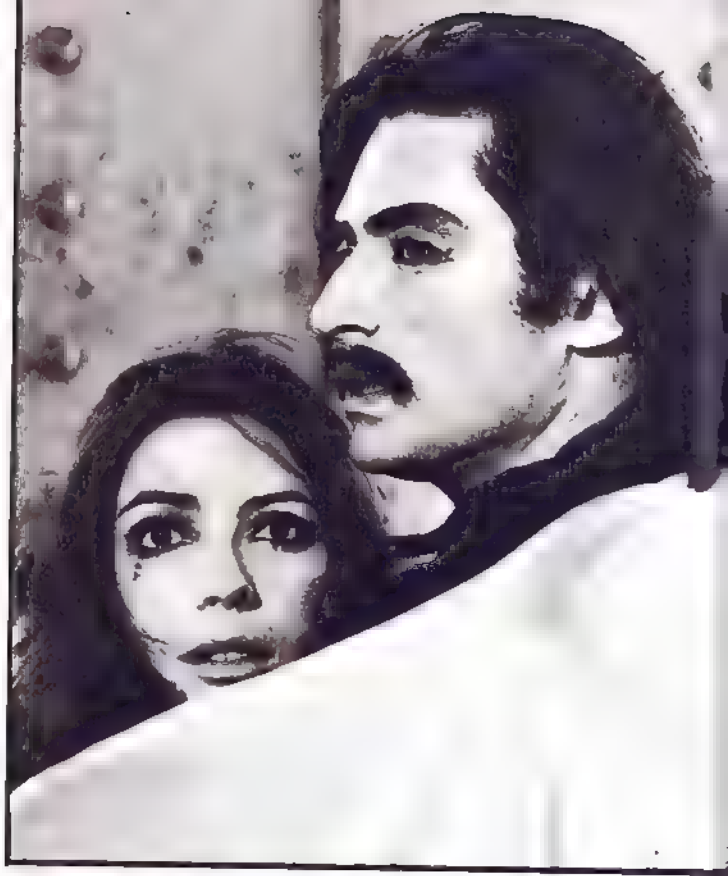
Dusan Makavejev précise:

Dans «Sweet Movie», nous avons le projet de nous débarrasser de toute espèce de Dialogues chargés d'abstractions scientifiques, politiques ou mélodramatiques et de porter l'intérêt le plus vif à la Vie Humaine Positive et à la Sensualité Humaine, aux Délices et aux Satisfactions. Les conflits, les horreurs et les désordres, si les raisons dramatiques les rendent indispensables pour éviter que le film ne s'achève trop vite, ne devront être conservés que pour ces seules raisons, comme des tremplins vers le Plaisir et le Bien être.

Mais cela aussi, tout compte fait, ne manque pas d'ironie.

LES EFFETS DE «SWEET MOVIE»

Dusan Makavejev souhaite, et ne le cache pas, que l'effet de son film soit légèrement aphrodisiaque, mais capable de servir de reconstituant général à l'organisme. Pince-sans-rire, il recommande d'y assister «par couples».



«Sweet Movie», dit-il, est le film de la respiration profonde, des joues roses, des sourires, des yeux brillants. Dans les salles où il est projeté, j'aimerais qu'il provoque un dégagement d'ozone érotique qui est caractéristique des gymnases; qu'il aiguise l'appétit de baisers, suscite une légère salivation et rêve le enfin, en tout spectateur, un animal plein de gaîté et d'enjouement, et en régénère même quelques-uns, telle la merveilleuse Fontaine de Jouvence de la légende.

Qui ne souscrirait à un programme aussi bénéfique à notre santé morale et physique?

Makavejev ne cache pas, d'autre part, que sa caméra est un «observateur participant». Il pousse plus loin l'aveu en reconnaissant que «les improvisations collectives faites au moment de la préparation et de la réalisation de certaines scènes, dans la Commune de la Voie Lactée notamment, ont placé techniciens et acteurs dans des situations inattendues que la caméra rend un peu plus érotique grâce à «l'objectif-voyeur». Et Makavejev conclut sur ces phrases qui méritent une longue réflexion:

Tous les actes filmés ici sont sincères dans le sens biologique du terme. Tout ce que chaque individu cache en son tréfonds et refuse d'avouer, fût-ce à soi-même, tout cela, sous le regard de la caméra, deviendra beau, révélera son charme monstrueux, sa vérité et sa séduction. Et il faudra qu'ainsi l'horreur se transforme en poésie, en humour et en charme. Ne vous en faites pas, ce sera drôle. Ce sera atrocement drôle

Gérard Delroy.

LE PRIX NOBEL JOUE DE LA HACHE

LE JOURNAL ÉROTIQUE D'UN BÛCHERON

On peut être prix Nobel, et sentir la vanité des honneurs. C'est ce qui arrive à l'excellent acteur Georges Guéret dans «Le Journal érotique d'un Bûcheron», sous les traits de l'éminent savant Monsieur Muller. Il veut vivre de l'existence naturelle et saine des manieurs de hache, en pleine forêt, loin de l'humaine agitation. Mais il ne tardera pas à s'apercevoir que ces hommes rudes et sains lâchent volontiers la cognée pour s'occuper de provocantes et ravissantes faunesses. Sous le couvert d'un cercle hippique, Muller décentralise le plus vieux métier du monde dans les bois. Là, les maîtresses d'équitation ne sont autres que des nymphes facilement accessibles. Et nous assisterons, sous les fûtaies enchanteresses, aux plus savants mélanges. Muller conçoit vraiment l'écologie à sa façon.

Des P.D.G. dorés sur tranches, des hommes fort importants, appelés par ces voluptés sylvestres, ne tardent pas à imiter Muller. Eux aussi deviennent bûcherons. Malheureusement, Marc (Jean-Marie Pallardy) ne tarde pas à s'inquiéter de ce qu'est devenu son père; il part à sa recherche. Il le retrouvera et, après mainres aventures fort inattendues, le jeune homme se convertira aussi à la vie des bûcherons, telle que la conçoit papa. Une certaine Isabelle y sera pour beaucoup. Et quand des inspecteurs viendront, eux aussi, voir ce qui se passe à l'ombre des forêts, ils ne tarderont pas non plus à adopter le «modus vivendi» des Muller père et fils. Le film se termine par un gag téléphonique des plus imprévus et il est réalisé — avec une évidente joie du récit — par le réalisateur-acteur J.M. Pallardy, qui a su trouver, en Renate Wolke et en Chantal Arandelle, deux nymphes particulièrement persuasives.

Un Vittorio Gassman: toujours champion parmi les séducteurs italiens! Une Claudine Auger inattendue, mais non moins attractive... Gassman est pas indifférent, semble-t-il, à ce tentant corsage... Le Diable ne joue pas les Tartuffe!

"LE DIABLE EN AMOUR"

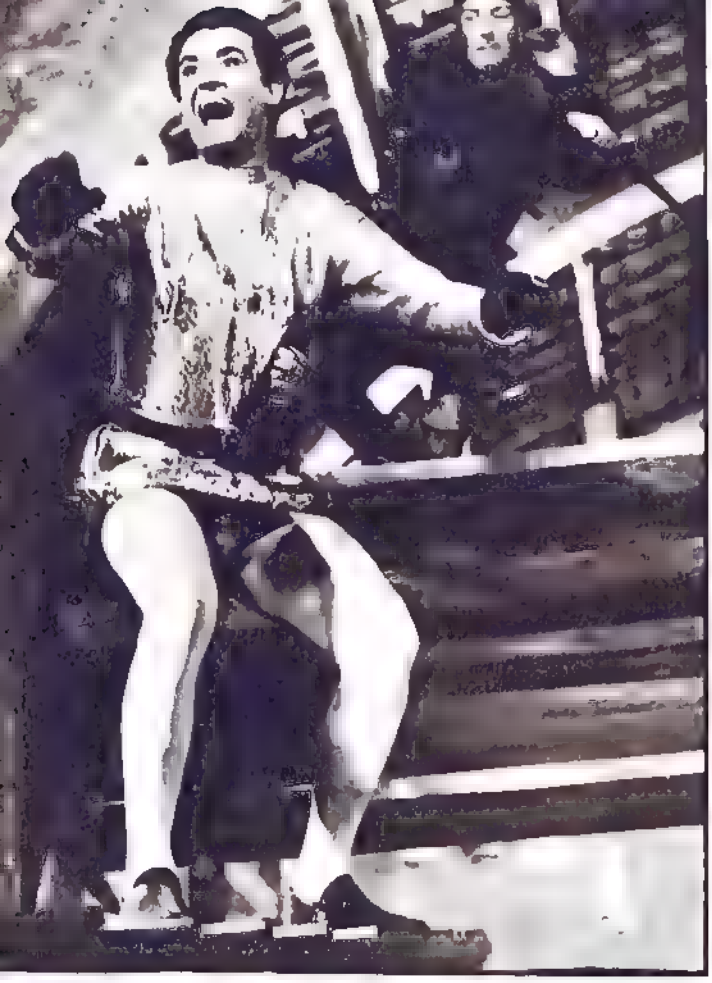
Il y a plusieurs degrés dans l'«historic sexy», et plusieurs températures. Nous avons connu nombre de gaudrioles épicées, histoires scélérates, satyriques; nombre de satires érotiques salées. Mais «Le Diable en Amour» (The Devil in Love) tranche sur les gaillardises du genre. Le réalisateur de ce film, Ettore Scola, a préféré le raffinement à la joyeuse luxure. Non, certes, que son film soit triste. Il est au contraire des plus amusants, des plus «enlevés». Mais Ettore Scola se devait de doubler la beauté de son interprète, Claudine Auger, par un cadre des plus luxueux. «The Devil in Love», qui se déroule aux approches de la Renaissance, nous entraîne dans les décors les plus somptueux du monde, et le Diable qui vient visiter Claudine a tout l'éclat, toute la superbe, toute la fougue d'un des Don Juan les plus fameux de la Péninsule: Vittorio Gassman. Claudine et Vittorio, dans le film de Ettore Scola, font un inoubliable duo.

POUR CLAUDINE AUGER, VITTORIO GASSMAN EST «LE DIABLE EN AMOUR...»

— Je me suis beaucoup amusée à tourner «Le Diable en Amour», reconnaît Claudine Auger. Il faut dire que j'adore l'époque où le film se passe: elle est fertile, du point de vue des mœurs, en fantaisies qui ne sont pas très édifiantes, mais le plus souvent, très réjouissantes. On se trompait à qui mieux mieux à la fin du Moyen-Age, et l'Italie ne le cédait en rien, sur ce chapitre, à ce qu'ont raconté un Rabelais ou un Brantôme. De plus, en Italie, les passions sont plus vivantes, plus hardies, à l'aube de la violente Renaissance, que partout ailleurs.

Dans «Le Diable en Amour», Vittorio Gassman s'est plu à jouer le Diable. Mais il ne s'agit point d'un Mephisto aux pieds fourchus, caressant une barbe ironique, et prompt à précipiter les imprudents en Enfer. Non. Ettore Scola a fait de lui un demon de séduction. Or, que peut-il se passer entre une jeune châtelaine, mal mariée avec un grotesque mari, et un jeune seigneur reçu par son imprudent époux? Une sorte de choc sentimental et sexuel. Claudine Auger a grand mal à résister

L'AMOUR PRIS AU PIÈGE



La châtelaine Claudine Auger est toute prête à se faire damner par le diable Gassman... Ici, le Diable marque encore un point ..

à l'hôte du château. Hélas, elle est bien obligée de le faire tant son maître légitime est jaloux. Sans cesse harcelée, surveillée par lui, elle doit taire les désirs que soulève en elle la présence du fougueux étranger. C'est à peine si, fortuitement, ils peuvent se rencontrer dans le jardin, au crépuscule. Il n'en reste pas moins que, stimulée par cette présence chaleureuse, notre châtelaine devient de plus en plus coquette. Jamais Claudine Auger n'avait porté de plus somptueux atours que dans «The Devil in Love», où elle est couverte de bijoux et de soieries brochées d'un grand prix. Scola a voulu que ses toilettes soient, très fidèlement, copiées sur celles des grandes dames du temps des fabliaux et des Cours d'Amour.

LE DÉMON PRIS AU PIÈGE

Mickey Rooney, qui est le merveilleux acteur que l'on sait, ne compte plus les créations pittoresques, lui qui débuta enfant et tint l'affiche de plus de cent films. Il lui a paru amusant d'aller tourner en Italie «Le Diable en Amour», farce truculente, où nous le voyons mener rondement son monde et faire, en époux cocu, mille facéties. Mickey Rooney connaît assez les fem-

L'époux de Claudine Auger se venge du Diable: Mickey Rooney met Vittorio Gassman au carcan et aux fers! Mais emprisonne-t-on Belzébuth?

Mickey Rooney: une fabuleuse carrière à Hollywood! Dans «Le Diable en Amour», lui qui eut tant de déboires conjugaux, joue les cocus!

mes pour savoir combien, parfois, il convient de se défier de ces fines mouches: on ne compte plus ses divorces, et tout autre que lui (qui sait gagner de l'argent et en gagne depuis des années) aurait ployé sous le poids des pensions alimentaires qu'il doit verser à ses ex-bien-aimées. Pourtant, Ava Gardner, qui fut l'une d'elles, refusa ce privilège, avec son bel orgueil habituel, — cet orgueil que Sinatra (un autre de ses époux) définit: «L'orgueil implacable d'Ava».

Tout ceci pour dire que si quelque expert en mariage — et en divorce — peut écrire un livre sur ces sujets, c'est bien Mickey Rooney. Il le reconnaît lui-même: «Je pourrais en tartiner des milliers de pages». Même les plus terribles drames n'ont pas épargné le célèbre acteur, — dont toute l'Amérique cite les mots d'esprit... et de désabusement. Mais ne plongeons pas davantage dans le passé, et disons que dans «Le Diable en Amour» Mickey joue résolument la carte de l'optimisme. Dès qu'il s'aperçoit que sa trop jolie femme est fort désirée par Gasman, il jure ses grands dieux que le galant chevalier ne l'aura pas. Il l'épie, l'interroge, devient fou de jalousie. Et, comme il sent bien que rien n'y fait, que l'amour, chez la belle, souffle comme il veut, non comme il le désire, lui, le petit seigneur, devient méchant. Il fait prisonnier son hôte. Il l'enchaîne. Il lui passe le carcan. Tout cela, bien sûr, sur le même rythme un peu fou de drôleries, de trouvailles comiques.

— En somme, dit Mickey Rooney, je parviens à mettre le grappin sur le diable amoureux, et à le parquer dans mes souterrains. Ce qui, évidemment, n'est pas facile.

On se doute que le Diable ne se laissera pas si facilement damner le pion, — d'autant que d'avoir vu son hôtesse dans le tenue d'Eve, fortuitement, lui a fort échauffé le sang.

L'AMOUR AU MOYEN-AGE

Une journaliste milanaise a questionné ainsi Claudine Auger:

— Croyez-vous que nos aïeules avaient l'esprit plus libertin que les femmes d'aujourd'hui?

— Non, a répondu la rousse actrice, puisque l'esprit libertin est né au dix-huitième siècle. Mais, comme elles étaient farouchement gardées par leurs seigneurs et maîtres, elles rêvaient furieusement d'évasion; elles laissaient ainsi entrer le Démon d'abord dans leur imagination, puis dans leur lit, — où l'époux le découvrait inévitablement, — ce qui pouvait entraîner de sa part une vengeance dramatique. Mais dans le film d'Ettore Scola nous n'en sommes pas là. Le vilain mari est bafoué à souhait en fin de compte, et Gassman triomphe sur toute la ligne, même si, d'une façon ou d'une autre (mais cela est la surprise du film) la morale est sauve.

L'héroïne d'«un peu de soleil dans l'eau froide» prouve dans «Le Diable en Amour» qu'elle a le sens du sex-appeal historique. Elle porte à merveille ses atours compliqués, et n'est que plus «allurale», plus lumineuse, lorsque Ettore Scola nous la révèle dans «le simple appareil d'une beauté que l'on vient d'arracher au sommeil».

En tout cas, ce film, fort inattendu par moments, est mené à un train diabolique, et l'on devine que Claudine Auger, Gassman et Rooney ne se sont pas ennuyés une demi-seconde en le tournant.

Glenda Thompson

EROTICON

CANNES: *Pornographie Documentaire de mœurs*

LA SEXUALITÉ CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX ARTS

«Eroticon», le film de Barnard L. Sackett, a stupéfié la critique new-yorkaise. Bien entendu, il ne manque pas d'audace, il n'est même fait que d'audace, mais, en plus, il présente l'érotisme comme une sorte de rituel. Ici, toute vulgarité, toute complaisance suspecte sont bannies pour mettre, en pleine lumière, les mobiles secrets de l'érotisme, comme le font les livres de Georges Bataille, de Michel Leiris et, parfois, les plus lucides élèves de l'école freudienne. C'est pourquoi «Adam Film World» a consacré deux pages évocatrices à cette production peu commune; c'est pourquoi aussi le «New York Times», «Variety» et Bob Salmaggi, critique fort écouté de «Wins Radio» en ont parlé, en laissant entendre que «Eroticon» passait l'imagination.

ÉROTICON LE FILM QUI RÉVOLUTIONNE NEW YORK.

DANS LA JUNGLE DES CITÉS IMMENSES

Qu'est-ce a dire? Que le film érotique, tout simplement, vient de franchir une frontière: il n'est plus considéré comme un produit destiné à flatter, de parti pris, certains instincts faciles chez le spectateur, mais à le forcer à s'interroger sur les mobiles qui le poussent à pratiquer l'érotisme. Barnard L. Sackett, dans son enquête, n'a pas filmé, complaisamment, l'intimité des êtres, des corps; mais prouvé, par le climat de sa production, qu'il existe une sorte d'absolu du désir et de la satisfaction sexuelle. Cela, nous ne l'ignorons pas. Mais il est rare qu'un film le confirme aussi bien qu'«Eroticon»: nous y trouvons tous les goûts et toutes les couleurs, en ce qui concerne la sensualité, le fétischisme à gadgets et la recherche de la plénitude physique, — le tout vu par une caméra qui a horreur de tricher. Le film, dans l'ensemble, est d'une grande intensité. Certains passages en sont presque insoutenables; d'autres, toujours des documents humains véridiques, ne manquent pas d'humour. Il faut de tout pour faire un monde, dit-on. «Eroticon», c'est le monde, les individus vus sous un jour véridique, et nous y apprenons que la vérité commence peut-être à la totale nudité. Que cette production «passe parfois l'imagination», comme l'on dit les critiques U.S., n'y chane rien.

Richard Bergerel.

ÉROTICON vous fait entrer dans une contrée étrange où jusqu'ici la caméra n'avait jamais pénétré. Non seulement ce film viole l'intimité des êtres, mais la présente sous un jour sans précédent. A travers le plaisir, c'est le mobile intérieur, psychologique, moral, qui est saisi et disséqué. Il s'agit aussi du plus authentique des documentaires sur les magazines underground et leurs fidèles. Si certaines personnes ont consenti a être filmées dans les scènes les plus abandonnées, c'est qu'elle avaient conscience de servir ainsi la vérité de l'humain. Leur attitude ressemble à ceux de certains hommes et de certaines femmes qui, dans des établissements spécialisées, se soumettent à des tests physiques, afin que plus rien des deux sexes (et souvent de leurs dérivés) ne soit ignoré.

DES TRAVESTIS PAS COMME LES AUTRES

TRAVESTIS

le 4me SEXE

par

Giovanni Sciuto

Né de père sicilien et de mère hongroise, dès l'âge de dix-huit ans Giovanni Sciuto se consacre à la littérature et au journalisme. Après avoir fait ses débuts à Budapest, sa ville natale, il vient vivre à Paris en 1950, parlant absolument pas le français. Il apprend notre langue tout en poursuivant ses études à la Sorbonne et à la Faculté de Droit. Son premier roman français, «Le *foulard mauve*» (*Ed. Calmann-Lévy*, 1962), lui vaut les éloges de la critique, notamment d'André Maurois. Ce succès lui ouvre les portes de la radio (ses pièces radiophoniques sont programmées sur les ondes d'Europe 1 et de Radio Luxembourg), ainsi que de la presse parisienne. Au cours de ses activités de journaliste, il fait la connaissance du Dr. Louis Vidal, prix international de chirurgie esthétique.

Le célèbre chirurgien attire son attention sur le problème sociologique et psychologique des travestis et lui donne l'idée d'écrire un livre sur eux. Voici comment est né «Les 4 Sexes».

BON DE COMMANDE

je désire recevoir:

LE PETIT LIVRE ROUGE
«DES TRAVESTIS, le 4ème Sexe»

NOM . . . . . .

PRENOMS . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

. . . . . .

Ville . . . . . .

EDITIONS DU SÉNART
13 AV. de la République
91000 - EVRY. C.C.P. 8218.61 Paris
aucun envoi contre remboursement

EN SOUSCRIPTION
conditions spéciales reservees a nos lecteurs

35 F. FRANCO

Le Petit livre rouge des:

TRAVESTIS

le 4me SEXE

Cet homme est-il dangereux ?

par
GIOVANNI
SCIUTO

Pourquoi un homme décide-t-il de se travestir ? Parfois pour des raisons professionnelles (numéro de cabaret, de show-business, etc.), mais souvent pour gagner sa vie « facilement », par le truchement de la prostitution, en d'autres cas pour répondre à des impératifs d'ordre biologique (hermaphroditisme, etc.).

Pourtant, ces motifs ne sont pas les seuls. Le travestissement peut aussi être le résultat de « chocs » purement psychologiques plus ou moins graves. Les exemples réunis par Giovanni Sciuto en constituent un témoignage convaincant.

Tantôt dramatiques, tantôt comiques, les dix confessions recueillies nous éclairent sur un monde méconnu, souvent bouleversant, parfois cocasse. Cacher une infirmité, parer à un traumatisme d'enfance, trouver l'évasion d'une existence monotone et angoissante, satisfaire un impératif d'ordre esthétique, etc., les explications ne tardent pas à surgir, au fur et à mesure que le lecteur prend connaissance des cas précis qui lui sont présentés.

Comptant dix petits drames ou comédies, inspirés de la vie réelle de protagonistes non fictifs, en somme des documents authentiques, transposés sous une forme volontairement romancée, les divers volets de cet ouvrage ont un double but. En premier, distraire le lecteur par l'aspect anecdotique des récits. Deuxièmement, dissiper un malentendu regrettable et attirer l'attention de l'opinion publique sur le problème de ces hommes appartenant au « 4e sexe » qui ne devraient pas être confondus avec les travestis faisant le commerce de leur corps au Bois de Boulogne, ou ailleurs.